

RENÉ MÉNARD

**La Condition
poétique**

COLLECTION
ESPOIR



DIRIGÉE PAR
ALBERT CAMUS

Gallimard

**RÉFLEXIONS SUR LA VOCATION
DE LA POÉSIE**



Tout ce qui a rapport avec la Poésie n'est jamais qu'entrevu. Toute proposition la concernant n'est aussi qu'un témoignage dont la validité dépend moins de l'expérience et de la sincérité du témoin que du jugement propre à qui l'écoute. Tellement, lorsque la Poésie est en cause, la liberté la plus générale devient une condition naturelle au débat.

C'est pourquoi ces réflexions ne sont pas présentées suivant un ordre linéaire d'exposition qui tromperait implicitement sur leur nature. Elles ne regardent également que certains scintillements d'une prodigieuse galaxie brillant au ciel de l'homme. Elles n'ont d'autre objet enfin que d'inspirer à prendre part dans une recherche qui, toutes autres voies présentement obscurcies ou interrompues d'abîmes, semble bien être la grande et peut-être ultime chance d'un salut.

Pour le poète, la Poésie est à la fois une solitude et un échange. Si bien qu'il en parle en termes de révélation, mais aussi sur le ton familier de l'expérience. Demeurer sincère

l'oblige cependant à subordonner celle-ci à l'illumination fortuite. Il n'est jamais rien d'acquis en poésie, ni de prévisible. Chaque poème est à la fois le premier et le dernier. Cette insécurité permanente, ce risque toujours encouru, inclinent à la fois à cet espoir sacré et à cette instinctive prudence, particuliers aux hommes dont la vocation est de constamment traverser la nature. Car la nature — celle qui est en nous, celle qui est hors de nous — est la matière initiale de la Poésie. Elle fournit les termes premiers de ses rapports spécifiques avec l'esprit humain, qu'il appartient à la Poésie de rendre justes. Mais la nature est présente, des pierres où le pied bute et cherche son chemin, jusqu'à la fascination des astres brillant pour tous au-dessus de tous. L'approche de la Poésie ne peut être tentée qu'à travers cette diversité.

II

Rien de ce qui ressortit à la nature ne donne vraiment le sentiment de la laideur. Au contraire, la nature est presque toujours émouvante. Pour le moins : indiscutable. Un brin d'herbe, un galet, apaise l'esprit autant que la forêt ou la mer. La joie élémentaire est de reconnaître avec eux notre parenté. Contempler la nature répond à la quasi-totalité de notre être.

Mais la moindre inquiétude, le moindre

appel de l'esprit montre notre singularité, nous qualifie. Et nous éprouvons le besoin de l'œuvre d'art. L'Art est ce qu'il nous faut ajouter à la nature pour connaître complètement notre nature. Toute œuvre qui ne s'ajoute pas à nous-mêmes n'est pas belle pour nous. De là, notre sens variable, mais toujours immédiat de la beauté. Nous sommes la mesure de sa valeur.

De même, l'expression naturelle des sentiments est presque toujours juste. L'amour ou la dispute des hommes simples usent le plus souvent d'un langage fort et convaincant. Ce n'est guère qu'à proximité des ustensiles de l'humanité que le langage se dégrade. Mais le verbe naturel ne répond pas non plus de tout notre être.

Alors intervient la Poésie qui n'est jamais gratuite, mais toujours créée et ajoutée au langage naturel. Seulement, il semble bien qu'elle ne puisse apparaître qu'à partir de celui-ci. Le langage poétique suppose l'existence préalable d'une franchise, langage brusquement qualifié dans la beauté par un surcroît d'existence qui nous donne la force d'être fugacement l'instrument de l'évolution mentale de l'espèce.

Il s'agit de rendre explicite un certain mouvement de l'âme et d'en donner l'expression transmissible la plus juste par le seul usage des mots. Une telle recherche requiert l'alerte de tous les pouvoirs de l'esprit. Interviennent

alors des moyens qui sont peut-être propres à chaque poète. Les plus généraux sont : le silence, la bienveillance du corps, une extrême attention à laisser renaître l'atmosphère matérielle et les dispositions intérieures qui ont été à l'origine de l'émotion génératrice du poème. Si cette résurrection est permise, la transposition verbale de ces circonstances s'accomplit naturellement. La réalité recouverte s'exprime d'elle-même, et se constate immédiatement la collusion essentielle des mots (tant par leur sens usuel que par leur sonorité) avec les représentations auxquelles ils se rapportent. La vigueur de la démarche mentale et la justesse du ton rendent alors compte de l'authenticité du poème et de sa valeur esthétique. Tout Art poétique est personnel, et intrinsèque à l'élaboration du poème. Une règle formelle extérieurement posée n'apparaît avoir de sens que si elle est considérée comme une nécessité préalable au fonctionnement même de l'esprit. Et il n'est pas de raison valable d'embarrasser la liberté du poète d'autres contraintes que celle de respecter le génie de la langue qu'il emploie.

Le langage naturel est simple et concis. Le langage poétique doit participer de ces qualités, sous peine de s'éloigner de notre entendement immédiat. De beaux vers n'ont pas à être compris. Ils ont à tenir lieu de nous-mêmes. Cette incorporation peut obliger notre être à quelque gymnastique. Le reproche de nos essoufflements ou de nos

courbatures n'est jamais à faire à la Poésie. C'est elle justement qui les dissipe. Ce n'est pas nous qui gagnons la Poésie, mais la Poésie qui nous gagne.

Cette sobriété nécessaire du langage poétique répond d'ailleurs aux besoins mentaux des hommes de ce temps. Le gouvernement de la Terre et de notre présence à la vie devient si complexe et si nuancé que nous sommes obligés à l'économie des signes d'expression, soumis que nous demeurons à la nécessité du repos et à la brièveté de la vie. Le temps devient de plus en plus la seule dimension qui fasse obstacle. Il faut le vivre le plus possible dans son acuité. Le verbe poétique est justement le temps mental vécu dans sa plus grande acuité.

L'économie et la parfaite appropriation des vocables rendront à la poésie moderne le pouvoir d'être retenue par la mémoire sans le secours d'une prosodie. La force et la justesse de l'expression poétique, génératrices d'une émotion vraie, doivent suffire à cette inscription. L'intensité de notre civilisation délie et sensibilise les esprits.

Il n'est plus de conscrits à qui il faille scander « Paille! Foin! ».

La Poésie n'a d'autre règle que celle d'exister. Au xvii^e siècle, elle nargue Boileau :

Le silence éternel
De ces espaces infinis
M'effraie...

Le soleil ni la mort
Ne se peuvent regarder fixement.

Une difficulté sérieuse pour les poètes modernes est que la plus grande partie du vocabulaire qui nomme les actions et les choses de ce temps n'a pas encore obtenu sa naturalisation dans le langage de la Poésie. Si le poète peut écrire « charrue » ou « moulin », il hésite à employer « tracteur » ou « turbine ». Les seuls mots avec lesquels il se sente compatible sont ceux qui désignent des objets ou expriment des idées et des sentiments en parenté ancienne avec l'homme. Des mots qui achèvent l'homme en concernant ses conduites naturelles. Mais la proscription des vocables relevant de l'expansion technique moderne écarte la Poésie de domaines que notre civilisation agrandit chaque jour, restreint les supports concrets que le poète peut trouver à sa contemplation du monde. Tenté par l'expression abstraite des sentiments, des passions et des rêves, le poète s'épuise. Et cela d'autant plus qu'une longue et glorieuse littérature poétique précède la nôtre, que les thèmes et les images tirés de la nature dans sa nudité, ou des ustensiles premiers de l'homme, ont été utilisés pour la quasi-totalité de leurs ressources. Si bien que l'on assiste à des tentatives désespérées, mais néfastes, de renouvellement, fondées sur la désagrégation ou la déformation du langage, ou même sur l'usage des seuls sons vocaux. Rien n'est

plus contraire à la Poésie que de telles évasions, qui procèdent bien plus de l'imagination intellectuelle que d'un besoin réel d'expression.

Un poète sincère ne peut que prendre les plus grandes précautions quand il s'agit de modifier le langage. Mieux que quiconque, il sait que toute expression de la pensée ne reçoit ses lettres de vérité que si elle respecte la fondamentale solidarité humaine. Or, le langage est la manifestation la plus générale, la plus active de cette solidarité. S'il est parfois nécessaire que le poète risque l'incompréhension ou même l'isolement, il ne peut le faire qu'en pleine connaissance de sa cause et à l'extrémité des ressources communes. L'expression de la Poésie n'admet ni la règle ni la licence, et un poète n'est jamais libre que de la liberté de la Poésie.

Son constant colloque avec le langage donne au poète le sens de la permanence et de la diversité de la condition humaine. La recherche des vocables appelés à exprimer la Poésie lui fait apprécier ses propres contours et ses pouvoirs réels. Pour lui la Poésie ne fait jamais de miracles. Elle le pèse impitoyablement. Que d'accommodements possibles avec tout le reste de la vie, en comparaison de cette rigueur infranchissable! C'est pourquoi tant de poètes renoncent à la Poésie aussitôt que l'existence en société leur devient supportable. Je n'imagine pas plus un poète

sans angoisse qu'un coureur sans poumons. Mais la qualité de la peine est à considérer. De petites misères étouffent. Les grandes permettent au poète la gaîté, l'amour et même l'oisiveté. Il suffit qu'elles se rapportent à la condition humaine. A la différence de la plupart des hommes, qui paraissent vivre comme s'ils étaient immortels et possesseurs d'une vérité, les poètes sont souvent en eux-mêmes pareils à des moines qui essaieraient de faire parler le crâne seul à meubler leur cellule. Aux jours de leur plus grande chance, l'orgasme mental qui les illumine les laisse encore brisés. Leur paix et leur repos, toujours fugitifs, ne prennent naissance qu'à partir d'un regard ami, et surtout d'un jeune regard. Plus que quiconque, le poète sait que le bonheur n'est donné à l'homme que par les autres hommes. Mais il sait aussi leur refuser le droit de le troubler inconsidérément.

Les plus grands poètes ont leurs rives de silence et s'y laissent aborder.

Chaque poète passe sa vie sur un seul poème dont les quinze ou vingt versions les plus proches lui seront seules comptées.

III

Le plus solitaire effort de création n'aboutirait-il qu'à une modification infinitésimale de l'alliage mental de l'humanité, qu'il serait par là même justifié.

L'énergie poétique, issue de quelques-uns,

ne se transmet qu'à un petit nombre. Celui-ci la traduit en expressions d'un usage plus courant qui tracent les lignes de force de la prose. Cette prose, après des dégradations successives, nourrit le langage de l'homme dans la rue. Erratiquement, des mots, des images subsistent. L'alliage humain est quand même changé. Viendront ensuite de nouveaux poètes qui repenseront le langage de leurs nourrices.

Si le poète ne laisse pas la Poésie l'habiter organiquement, mieux vaut qu'il la renonce.

Le poème seul existe. Le poète ne pense guère au « poétique » que pour s'en méfier.

Le respect du poète envers la Poésie écartera cette accusation d'un philosophe contemporain selon qui la Poésie fausse le jugement. Respectée, donc libre, la Poésie parle juste. Elle n'emploie pas d'images aux termes contradictoires, ne change pas de ton sans nécessité, et s'ajoute sans trouble à l'ordre naturel.

L'ascension vers le poème donne le sens de la hiérarchie. Tant d'émotions, d'idées, de souvenirs, de mots s'essoufflent sur les pentes!

Restaurer les hiérarchies, reconnaître les lois de la gravitation humaine (en nous-mêmes et entre les autres hommes), respecter des distances justement mesurées, telles sont les premières injonctions de la Poésie, respiration qui veut un monde respirable.

A propos de la Poésie, il est souvent question de « Monde invisible », sinon de « Monde absolu ». La Poésie en serait le reflet, la traduction possible pour les hommes, entendue

mystérieusement par quelques-uns d'entre eux.

En vérité, la Poésie place l'homme devant le scandale de ce qui est en dehors de lui, indépendant de lui, souvent au-delà de toute représentation et ce scandale violence ses réflexes mentaux. Une certaine odeur de feuilles mortes signifie d'elle-même la mort, sans pour autant avoir été respirée par un homme. Elle est comme une pensée absolue de la mort.

Que l'ombre d'un arbre s'étende à une pierre et que, de ce fait, celle-ci change de couleur ne constitue pas nécessairement un spectacle humain. Les choses existent entre elles. Tout ce qui est créé pense le pensable, mais ne se laisse parfois entendre que par des relations de signes établies hors du langage habituel. En poésie, ces relations sont les images.

Toute la Poésie pourrait être dite la reconnaissance par l'esprit humain de la pensée qui s'exprime dans ce que nous appelons ordinairement les choses, et l'image poétique résulte de la coïncidence entre la pensée de l'homme et la pensée des choses. Le poète, pour lequel cette coïncidence est évidente au moment de son inspiration, éprouve alors un sentiment d'abolissement personnel. Il remonte d'un coup aux origines de l'homme, rebrousse le chemin de la civilisation et rencontre le sacré.

Si le poète a l'intuition que la matière pense, c'est que les choses créées sont elles-mêmes un langage qui précède le langage de l'homme. Ce langage premier exprime le sacré.

Le tragique de l'expression poétique est que la pensée des choses étant d'un ordre extérieur à l'ordre humain, elle n'interfère que rarement avec la pensée des hommes. Souvent elle la nie. Entre autres, elle pratique une éternelle substitution qui est la mort.

Le désert qui remplace la forêt est une pensée qui suit une autre pensée.

IV

Si des poètes ont senti, depuis un siècle, le besoin de décrocher la Poésie de la réalité commune, c'est qu'ils ont compris que celle-ci était pourrissante. Leur refus était un cri de guetteur. Depuis, un certain nombre de lâches se sont asphyxiés dans les caves de la Cité secouée des foudres. Le temps vient de remonter sur ce qui reste des remparts, de faire la chaîne avec des hommes simples porteurs de pierres et de chevrons, et d'exorciser dans leurs yeux les reflets des orages. Quitte à périr, que ce soit au large de la parole. Puisque aussi bien nous n'avons pas d'autre horizon.

A moins d'un quart d'heure d'avion à la verticale de la Terre, nous entrerions dans la nuit perpétuelle. Au plus beau soleil ne faut-il pas se souvenir d'une obscurité si proche? Le domaine de la lumière autour de la Terre est moins épais que la peau sur le corps... Quelle image immédiate de notre condition!

La nuit, pour l'esprit, est-elle plus lointaine? Qu'elle s'amasse déjà autour des sommets de la Poésie! Les plus hauts poèmes ne sont plus éclairés qu'à demi. Ils approchent une ombre inexpugnable. Ne doit-on pas comprendre que leur mystère a cette cause naturelle?

Mais les plus hauts poèmes fondent leurs assises sur la claire réalité terrestre. La nuit n'est qu'une inéluctable rencontre. Le poète ne l'accepte qu'aux dernières lueurs de la réverbération du sacré sur l'homme. Sur le chemin de son ascension, il respire la lumière autant qu'il peut. C'est pourquoi la Poésie suscite un ordre juste, qui va de l'évidence au ras de la terre coutumière, jusqu'à l'angoisse et l'effarement devant ce que ne pénètre plus la parole.

La vocation de la Poésie est de faire don à la conscience claire d'états fugaces, de pensées difficiles, de perspectives sans repos pour les yeux. Seules nos propres ténèbres peuvent lui faire obstacle. L'épaisseur de celui que nous lui opposons permet la mesure juste de notre vigueur mentale, quelquefois de notre santé physique.

Un des plus graves manquements à la Poésie serait de croire qu'il est dans sa vocation de repousser les limites étroites de la condition humaine. Mais elle permet parfois de les atteindre, dilatation considérable pour la plupart d'entre nous et, qu'à dire vrai, nous ne supportons pas longtemps.

Nos yeux supporteraient-ils des étoiles moins petites dans le ciel?

La part de la musique à la Poésie n'est pas exprimable. Pour témoigner sur le rapport qui les unit, je dirai que la musique est à la Poésie ce que la paix de l'âme est à l'intelligence.

La Poésie jette autant d'obscurité sur la mort que de lumière sur la vie.

La vraie Poésie ne console de rien.

La Morale, qui promet la paix de l'âme par le dépassement, est une des amitiés naturelles de la Poésie. Le mouvement intérieur qu'elle décide est en parenté avec le mouvement de la création poétique. Il s'agit toujours d'une expression de soi préférable. Mais il n'est pas d'amitié plus libre, et le don va toujours de la Poésie à la Morale.

La Morale aime s'exprimer par la voix prophétique de la Poésie. De là des confusions. La Poésie peut être la beauté de la Morale. Sa nature n'en est pas plus engagée que celle des couleurs pour un tableau.

v

Deux sortes de poètes sans avenir : ceux qui se réclament d'un paradis perdu, ceux qui promettent un âge d'or. Les premiers flattent des rêveries que l'homme chasse dès sa maturité; les seconds séduisent jusqu'au moment où ils démontrent leur esprit de tyrannie. Leurs promesses n'auraient si manifeste-



COLLECTION ESPOIR

dirigée par Albert Camus
volumes parus

ŒUVRES D'IMAGINATION

BERTRAND D'ASTORG

Quatre élégies de printemps

COLETTE AUDRY

On joue perdant

J. BLOCH-MICHEL

Le témoin

J.-L. BOST

Le dernier des métiers

RENÉ CHAR

Feuillets d'Hypnos

Lettera amorosa

Recherche de la base

et du sommet

suivi de

Pauvreté et privilège

JEAN DANIEL

L'erreur

GEORGETTE HENRY

Permis de séjour

VIOLETTE LEDUC

L'asphyxie

THÉRÈSE MILHAUD

Le même bateau

JEAN SÉNAC

Poèmes

ESSAIS PHILOSOPHIQUES

ROGER GRENIER

Le rôle d'accusé

BRICE PARAIN

L'embaras du choix

ÉMILE SIMON

Une métaphysique tragique

SIMONE WEIL

L'enracinement

La connaissance

surnaturelle

Lettre à un religieux

La condition ouvrière

La source grecque

Oppression et liberté

Écrits de Londres - Dernières lettres

CHRONIQUES

Tu peux tuer cet homme...

*Textes choisis, traduits et présentés par Lucien Feuillede et
Nicolas Lazarévitch. Avertissement de Brice Parain*